

COMPAGNIE ITALIENNE AVEC ORCHESTRE

A l'attention des étudiants de la 78^{ème} promotion de l'ENSATT

Paris, le 10 septembre 2016,

Chères filleules, chers filleuls,

(si je suis le parrain de la promotion c'est sans doute le terme approprié pour commencer cette lettre), c'est intimidant de vous écrire... C'est intimidant d'écrire à un groupe de jeunes gens qui s'apprêtent à vivre, ensemble, pendant trois ans, l'aventure incroyable d'être réunis pour travailler dans un temps, dans un lieu, à part, protégés, là, dans l'endroit que Vitez appelait « le plus beau théâtre du monde », implicitement celui de tous les possibles...

C'est intimidant parce que c'est difficile de trouver les mots que j'aurais aimé entendre à votre âge. C'est intimidant parce que je me sens tellement moi-même encore à l'école !... Et que je comprends, de mieux en mieux, ce que dit Ariane Mnouchkine :

« Avec l'expérience, on ne sait pas mieux, on sait mieux comment chercher c'est tout ! ». Et que je comprends, de mieux en mieux, que le mot « école » ne désigne pas seulement un lieu

mais un principe. Que l'art est par essence lié à l'école. Que l'école est une idée qui fait rêver certains artistes toute leur vie. Une idée puissante qui a la faculté salutaire de pouvoir nous ramener toujours au sens même de notre travail.

Donc voilà !

Parce qu'aujourd'hui « je ne sais pas mieux mais que je sais mieux comment chercher c'est tout ! »,

et parce que je me sens encore, ô combien, à l'école, j'aimerais vous parler d'égal à égal et pas, comme quelqu'un qui sait parlerait à quelqu'un qui ne saurait pas encore...

Vous écrire, c'est aussi très excitant parce qu'il s'agit bien d'essayer de vous transmettre une ou deux choses et que l'idée de la transmission m'obsède autant quand je monte un spectacle et que je m'adresse au public, que lorsque je dirige un atelier et que je m'adresse à de jeunes acteurs.

Transmettre, c'est-à-dire : ne donner aucune leçon

(Vous n'avez - et c'est un comble de vous le dire alors que vous entrez dans une école - aucune leçon à recevoir),

Mais redonner, sans réserve, ce qu'on a reçu et ce qui nous a faits.

Transmettre

(C'est pour ça que, pour beaucoup de metteurs en scène, la pédagogie est fondamentale), c'est s'avancer à nu et retrouver du sens, redécouvrir (dans le risque de perdre son équilibre), ce qui a fait qu'un jour, nous nous sommes dit : « c'est là que je veux être ».

Bon alors !

**Qu'est-ce que je peux vous transmettre aujourd'hui, en quelques mots, sans vous connaître,
et sans trop me prendre au sérieux ?!...**

**Par exemple, une phrase de René Char,
magnifique, énigmatique, qui porte un espoir fou et qui parle de vous :**

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament »

**Une phrase qui parle de transmission, de liberté, de perspective et d'affranchissement...
Voilà...**

Vous êtes déjà, malgré vous, les héritiers d'une histoire.

**Vous êtes là grâce au travail, au combat, aux réussites ou aux échecs,
aux aventures de tous ceux qui vous ont précédés.**

**Une histoire dont vous pouvez (dont vous devez) vous saisir pour mieux lui tourner le dos.
Pour inventer la vôtre. Votre histoire. Qui ne sera précédée d'aucun commencement.**

**Au-delà de cet héritage que vous pouvez recevoir comme un cadeau ou une contrainte,
c'est à vous de (re) commencer.**

**Avec, toujours en tête, une assertion qui vous rendra libres : vous ne devez rien à
personne !**

**Vous n'avez de comptes à rendre qu'à vous-mêmes,
qu'à votre envie d'être là aujourd'hui et pas ailleurs,
qu'à votre désir, votre rêve, votre folie et votre exigence
et c'est déjà pas mal. C'est un boulot énorme !**

(Rien de plus fatigant que de se mesurer à soi-même)...

**Vous le savez bien, vous n'êtes pas là pour vous
former (ce qui supposerait que vous êtes déformés et qu'un cadre, quelque part, existerait,
une normalité à laquelle il faudrait vous conformer), mais pour naître à vous-mêmes. La
formule fait peur mais l'école, l'atelier, c'est aussi un lieu de la naissance, de la
renaissance. Vous êtes là pour entendre, de plus en plus précisément, la qualité de votre
désir, de votre engagement, pour comprendre, de mieux en mieux, ce qui vous a amenés
ici et pas ailleurs.**

**Alors, comme un metteur en scène qui voit les acteurs
plus grands qu'ils ne se voient eux-mêmes, qui imagine pour eux le chemin qu'ils ont à
faire, l'endroit qu'ils peuvent atteindre et qui les y attend les bras ouverts pour les faire
naître à eux-mêmes,**

**(la direction d'acteurs n'est rien d'autre qu'un accouchement), vous avez, à l'école, ce
pouvoir de devenir le metteur en scène de vous-même et des autres, imaginant le chemin
que vous avez à faire et imaginant celui des autres.**

**Je dis les autres parce que, si l'école est le plus beau
théâtre du monde, c'est qu'il est aussi, implicitement, celui du collectif, de la communauté.
Et c'est aussi pour ça que les metteurs en scène aiment autant travailler à l'école, c'est
parce qu'ils portent tous en eux, j'en suis persuadé, le rêve secret et parfois perdu de la
troupe, et qu'ils savent que leur métier n'a de sens que dans le partage, qu'ils font tous ce
métier pour ne pas être seul, que la troupe induit que les gens, tout différents qu'ils soient,
regardent tous, un temps, presque dans la même direction.**

Je n'ai jamais pu, jamais voulu regarder un plateau seul. Je n'ai jamais voulu garder pour moi seul l'angoisse ou le plaisir c'est beaucoup trop fatigant ! C'est le désir de diriger les autres qui a fait de moi un metteur en scène et c'est leur confiance qui m'en a donné la force.

Vous ne vous êtes pas choisis mais quelque chose déjà vous rassemble qui deviendra le socle d'une mémoire commune.

L'école, c'est le lieu de l'autre. Et l'autre est un risque à prendre parce que tout vient de lui. Le risque d'être atteint, déstabilisé ou enrichi, déstabilisé pour être enrichi. Au théâtre tout est une question de rapport. Entre les choses et entre les gens, entre le plateau et le public, entre un costume et la lumière qui l'éclaire, entre les acteurs, entre eux et celui qui les dirige, il est toujours question d'échelles, de mesures, de distances, de proximités, sur le plateau et autour du plateau. Notre travail c'est l'autre qui le fera exister et, inversement, c'est la générosité de notre regard qui fera grandir le travail des autres.

Alors, il y a tout à gagner à se regarder naître, grandir, à s'admirer, à se piquer ou à s'offrir des trucs et des idées, à se faire des cadeaux, s'engueuler, se contredire, s'imiter, s'émouvoir des échecs autant que des exploits, à se dire merci, se porter, se transporter, s'entraîner, s'attendre un peu ou partir seul en avant pour ouvrir la route, se rendre nécessaire. Il y a tout à gagner à combattre ensemble la fatigue et la tentation du désenchantement avec l'appui d'une confiance inaltérable, la confiance sans quoi il est impossible de baisser les armes de s'avancer à nu pour retrouver du sens, tout à gagner à faire la fête ensemble, boire des coups et refaire le monde avant de partir à l'aventure...

Et puis voilà, en vrac, quelques mots que j'aurais aimé entendre quand je suis entré à l'école et que je m'adresse encore aujourd'hui à moi-même :

Là où vous en êtes, fatigués, en pleine forme, remplis de doutes, de certitudes, sachant déjà beaucoup de choses, ayant l'impression de ne rien savoir du tout, confiants, morts de trac, vous n'avez pas une seconde à perdre mais vous avez tout le temps... pour apprendre...

Apprendre à être patients mais pas trop. Impatients mais pas trop. A être exigeants mais doux avec vous-mêmes. A rester sereins sans avoir peur d'être inquiets. A rester disciplinés sans devenir de bons élèves. A accepter le cadre pour mieux en sortir, à l'accepter pour rester libres et ne pas devenir sages. A ne pas être des élèves (c'est une place trop confortable), mais des artistes responsables de vous et des autres (c'est une place exaltante et sans limites). A rester à l'écoute de ce désir que vous seul connaissez et qui ne ressemble pas à celui du voisin, qui est unique, qui est le vôtre, et qui peut si facilement s'enliser, s'adoucir dans l'anecdote, dans des préoccupations parasites, de fausses questions qui réquisitionnent une énergie considérable et vaine. A trouver l'équilibre entre l'orgueil et l'humilité, entre l'égoïsme et l'altérité, la confiance et la vigilance. A accepter ces deux choses qui vous accompagneront toujours et qui, apprivoisées, deviendront des alliées : le plaisir et la peur. C'est normal d'avoir peur ce n'est pas honteux d'avoir du plaisir. Alors n'ayez pas peur d'avoir peur, et cultivez votre plaisir. (Un jour, dans une école, un jeune acteur, bouleversé de ce qu'il venait de faire et qui l'avait rempli de joie, m'a dit « je ne savais pas qu'on avait le droit de prendre du plaisir sur le plateau » !!).

Le plaisir n'est ni une finalité, ni une chose superficielle, c'est un carburant, un outil fondamental, le plaisir se travaille comme un musicien fait ses gammes. Et au-delà du plaisir (et je sais que le mot est déjà galvaudé mais je le dis quand même) la joie. Comme une position philosophique, poétique, politique. La joie des chercheurs et des philosophes, des scientifiques, toujours au seuil d'un nouveau pays, obstinés à chercher une chose qu'ils ne connaîtront que lorsqu'ils l'auront découverte. On n'y peut rien ! C'est comme ça ! Toute œuvre d'art est une tension vers la joie...

Même entourés, accompagnés, protégés par la générosité de ceux qui vous feront travailler, c'est vous qui avez dans les mains le pouvoir de faire de ce lieu votre école. C'est à vous de faire de ce lieu celui d'une aventure, le laboratoire, le terrain d'entraînement idéal où travailler constamment à réveiller (comme un sportif ses muscles), votre appétit et votre curiosité, votre goût du risque, votre rage et votre colère, votre capacité d'indignation et votre esprit critique, pour ne pas vous endormir ni vous habituer, pour entendre votre singularité, pour rester inadaptables et devenir des hors-la-loi...

C'est à vous de remettre en jeu obstinément tout un tas de questions excitantes :

Qu'est-ce que je vais pouvoir exiger de moi ? Qu'est-ce que je vais faire de cet espace et de ce temps ? Contre quoi ai-je envie de me battre ?

Pour quelle chose ai-je envie de me battre ? Qu'est-ce qui fonde ma colère ?

Qu'est-ce qui me désespère et qu'est-ce qui me donne la force ?

Quel théâtre ai-je envie de faire ?

Quel est celui que je ne veux surtout pas faire ?

Qu'est-ce qui me fait vraiment peur ? Qu'est-ce qui me ferait vraiment plaisir ?

Qu'est-ce que j'ai envie de dire du monde à mes contemporains et comment ?

Et puis surtout

Qu'est-ce que je vais faire de cette liberté que l'on me donne ?

Une autre chose que je peux vous dire et, qu'au fond, vous savez déjà (mais ça fait du bien de le redire !),

une chose dont je ne me suis jamais remis et c'est, sans doute,

ce qui me donne envie de continuer et ça commence par deux anecdotes :

Nous jouons Le Roi Lear et, après la représentation, le lendemain, dans une rencontre publique,

un spectateur me dit qu'il n'a pas aimé le spectacle, et, après un long silence, il ajoute :

« Mais ce matin, j'ai pris un café tout seul, et j'ai repensé au spectacle...

et je me suis mis à pleurer !... »

Un autre jour, un homme, la soixantaine, un ouvrier à la retraite qui a passé sa vie à l'usine,

vient timidement vers moi, après le spectacle, et me dit, les larmes aux yeux et un peu honteux :

« je ne vais jamais au théâtre, je ne connaissais pas Shakespeare, et... je n'avais jamais imaginé que Shakespeare...parlait de moi ! »

voilà

Je repense à ces histoires quand je veux me rappeler pourquoi je fais ce métier.

Je fais ce métier pour transmettre cette chose indéfinissable :

Un acteur traverse le plateau et soudain on a l'impression que l'on n'avait jamais vu quelqu'un marcher. Il ouvre la bouche et on a l'impression que l'on n'avait jamais entendu quelqu'un parler.

Le plateau est l'endroit où l'on peut redécouvrir, comme pour la première fois, la naissance de la parole et celle du mouvement. Où l'on peut en être ébahi comme devant un miracle et reconnaissant comme si notre vie en dépendait. Casarès disait « j'attends tout de ce qui va se passer quand le rideau va se lever en sachant bien que ce n'est pas vrai ! »...

Le public c'est ça qu'il vient faire :

attendre tout, de ce qui peut arriver sur le plateau, tout en sachant que « c'est pas pour de vrai »

mais dans le risque d'être atteint pour toujours.

Le public vient faire cette expérience inouïe : réveiller sa capacité à pouvoir encore s'étonner du monde et retrouver la part de lui-même qui ne s'est jamais laissé apprivoiser : son état d'enfance.

C'est ça que je fais avec les acteurs et les spectateurs, rien d'autre : je m'adresse à leur état d'enfance.

Celui de la plus grande ouverture au monde et de la plus grande intransigeance, de la plus grande naïveté et de la plus grande acuité. Parce que, grâce à cet état, l'acte poétique est accessible à tous. Et l'outil imparable, magique et très pratique, pour l'acte poétique, c'est un mot

que j'utilise toujours quand je travaille : « l'étonnement »

qui est le premier moteur du jeu d'acteur et qui permet ce petit miracle :

c'est en s'étonnant d'une chose qu'on la rendra étonnante.

(Il suffit que l'on regarde son partenaire en l'appelant Hamlet pour qu'il le devienne)...

Alors, ne jamais apprivoiser, banaliser ça : l'étrangeté merveilleuse d'être sur un plateau, ne jamais s'en fatiguer, ça ne va pas de soi, c'est un travail, un effort mais ça vaut le coup !

quelles que soient les formes, quels que soient vos outils, que vous soyez acteur ou scénographe, metteur en scène, costumier, éclairagiste..., vous ne travaillez qu'à ça en réalité. Vous êtes les artisans de cet instant si vous gardez cette faculté intime, réelle, de vous étonner du monde. Ne vous reposez pas de cet étonnement, c'est ça qui va éclairer le plateau et les autres, c'est ça qui va (dans tous les sens du terme), vous éclairer vous-même. C'est l'essence même de la poésie, qui est l'essence même du théâtre...

Bon ça y est désolé !

J'ai sombré dans le lyrisme et je me suis pris un peu au sérieux !

Tout ça c'est des mots évidemment et c'est toujours facile à dire mais quand même !...

C'est un beau travail d'avoir à s'étonner, s'émerveiller de ce qu'on fait.

S'étonner.

Et puis s'inventer des impossibles, viser, toujours plus haut, des cibles inatteignables. Même si c'est pour vous planter, vous écraser au sol, vous savez, comme moi, que c'est ce dont vous avez le plus envie, vous savez bien, au fond de vous, que vous ne serez jamais aussi heureux que lorsque vous aurez trouvé de quoi « jeter votre corps dans la bataille », vous engager entièrement, généreusement, dans un combat qui engagera toutes vos forces pour sentir que, (comme le dit Deleuze), le bonheur c'est remplir la puissance dont on se sent capable.

Alors, là où vous en êtes, sentez-vous capables de tout et cherchez le combat qui va vous rendre heureux. Profitez, volez, pillez, remplissez-vous les poches et la tête.

Trois ans c'est très long, c'est très court pour comprendre, pour vous et pour les autres,
l'essence de ce mot :
« l'école »,
le pays rêvé pour l'imagination...

Travaillez-bien ! Amusez-vous bien !
Je vous envie,
Je vous embrasse fraternellement et vous dis merde !...

Jean-François Sivadier

Ps : ... pour terminer cette lettre voici, justement, quelques mots que j'ai entendus
quand j'avais votre âge (ou un peu plus...), qui s'adressent à des acteurs mais
avant tout à des artistes...

« L'art est tout, quoiqu'ils en disent.
Ce qu'il en est de l'art de l'acteur - une toute petite partie de ce tout
(quoiqu'ils en disent aussi) - est essentielle parce qu'elle est une des seules voies qui nous
parlent, directement :
Un chant - le chant le plus simple et, évidemment, le plus difficile à mettre en œuvre.
Ce qui n'est pas l'art n'est rien, quoiqu'ils en disent.
Une singerie formelle (oui, formelle, voilà bien l'unique et total formalisme)
Où les hommes repus (la majorité) croient se reconnaître parce qu'elle semble leur parler.
Il est si reposant de faire semblant dans ce monde de faux-semblant.
Ne soyez pas de ce semblant-là, si c'est possible.
Évitez-le, si c'est possible encore.
Soyez, si c'est possible, et chacun à votre rythme, à votre force,
Celui qui fait le geste non reconnaissable, soyez la voix inouïe,
Le corps non repérable en ces temps de fausse sagesse et de vénale ressemblance.
Et pour l'à-venir vous concernant, cette chose si petite, si humble,
Et d'orgueil long et lent mêlé, d'humanité mêlée,
Devenez, comme vous le pourrez, une durée d'exigence.
Un seul mouvement, si c'est possible, qui va de chacun à tous,
Et qui ne s'impatiente pas de la surdité des hommes. »

Didier-Georges Gabily